

Craig Hanna, le Passeur ...

Craig est un passeur. Passeur de corps au-delà de la vie, il fait exister les corps humains comme dans un songe, pour signifier à quel point ils nous échappent. Passeur d'identités anonymes, il transporte les âmes d'une rive à l'autre des mondes. Du monde des humains de chair et d'os, blancs, noirs, européens, indiens... saisis dans leur intimité, il les invoque et les fait léviter dans le monde des fenêtres-espaces immobiles de sa peinture. Des peintures purgatoires, presque monochromes d'où surgissent ou s'engloutissent visages, corps, hommes, femmes, enfants, debout, semi-allongés, languides, pensifs... à la fois absents et vivants sous leur peau de pigment. Figés dans l'attente...

Dans les œuvres de Craig Hanna, l'humain n'a que l'épaisseur de l'émotion qu'il émet. Chacun est libre de se glisser dans la peau du personnage et de partager sa rêverie ou l'intensité du moment capté. Le regardeur, en se mettant face à ces portraits graves, pensifs, intenses, peut alors essayer de découvrir cet ailleurs intérieur vers lequel est dirigé leur regard. Il peut se laisser captiver à son tour pour prendre la pose de l'éternité du modèle et ouvrir la boîte de pandore des questions existentielles.

Les portraits qui s'alignent sont traités comme des natures mortes et pourtant respirent sans remuer un cil, dorment, rêvent. Ils nous captent.

Le peintre a saisi ce moment d'apparition et de disparition.

Des explosions de couleur nous séduisent par leur jaillissement intense sur des aplats monochromes presque atones.

Tantôt brossées à coups de vigoureuses touches, où le noir trace, architecture, sculpte visages, corps, vêtements et lignes de décors, les personnalités surgissent avec évidence.

Tantôt, les personnages sont déposés en couches translucides comme des fleurs délicates, comme ces pétales translucides qui se glissent sous sa peinture et viennent se superposer aux chairs découvertes de la gorge de « Rose » 2007.

« Rose » est le titre de ce dessin au crayon d'un visage d'adolescente hors du temps, rehaussé de couleur liquide agrandi démesurément qui capte le passant dans la rue des Saints Pères. Icône renaissance aux couleurs pâlisantes...ou anonyme grisée, parfaite émanation de l'ère post industrielle, tâchée, évanescence, touchante.

La touche est vigoureuse et translucide. Craig Hanna possède une virtuosité dont il joue pour amener ses personnages à un point de dévoilement précis. Ses corps ou figures humaines surgissent d'un espace sans dimension. Ils ne font que passer et s'offrent à nous le temps d'une méditation.

Là où l'humain se fait à la fois présent par l'image et absent par le regard, c'est souvent le tissu qui architecture, fait masse, organise la pesanteur et la signifie.

Tel un transfuge de la renaissance Craig Hanna construit avec amour ses drapés, ses plis et tombants d'étoffe. Le tissu est personnage, il a sa vie propre, devient architecture, ossature de scènes en lévitation.

On sent aussi la tendresse ludique du peintre lorsqu'il s'attarde sur les motifs géométriques et les compositions de tons purs et vibrants qui viennent animer la monochromie.

Pour nombre de ses portraits, l'artiste cultive l'infra mince et va jusqu'à peindre au dos de plexiglas, reprenant ainsi la technique des peintures sous verre. Lisses et distancées. Il joue sur les transparences, pour souligner les passages entre les plans. Souvent, il utilise un fond veiné de bois naturel qui fait contrepoint à toute cette transparence et traduit l'humilité du créateur devant la simple beauté des veines du bois...qui parle d'elle-même.

Craig a digéré les leçons du passé pictural. Il ne craint pas de laisser affleurer les repères. Il y a du quattrocento dans cette « Rose » ou du Masaccio dans certains rouges, il y a du Rothko dans ces ambiances monochromes et du Klimt, de l'Egon Schiele et du Hopper qui se fondent dans ses créations La peinture n'est pas morte... elle se transforme sans fin.

Les saints et héros ont laissé place à des humains ordinaires. Lisses et pourtant très charnels. Ils n'ont pas d'auréole mais émergent pourtant d'un espace presque mystique. Une mystique sans Dieu ? Rock star, profil de boxeur, dormeur, jeune beauté virginale, femme émaciée, Indien, femme allemande, tous l'intéressent au-delà de la beauté.

Voici pour vous dire comment il est possible de franchir le seuil d'une galerie parisienne au bord du trafic incessant du boulevard Saint Germain, pour entrer dans la quiétude d'un lieu d'art et se sentir absorbé par l'immensité d'un univers de personnages qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes, ne s'intéressent qu'à eux-mêmes et pourtant nous questionnent...nous les humains pressés de courir après nos urgences et nos illusions d'importance, soudain stoppés pour enfin prendre le temps de contempler ces miroirs aux interrogations.

Un moment rare qui donne envie d'emporter avec soi une part de ce monde...ou d'y revenir pour y méditer.

Bernard de Labareyre

Paris, Septembre 2009